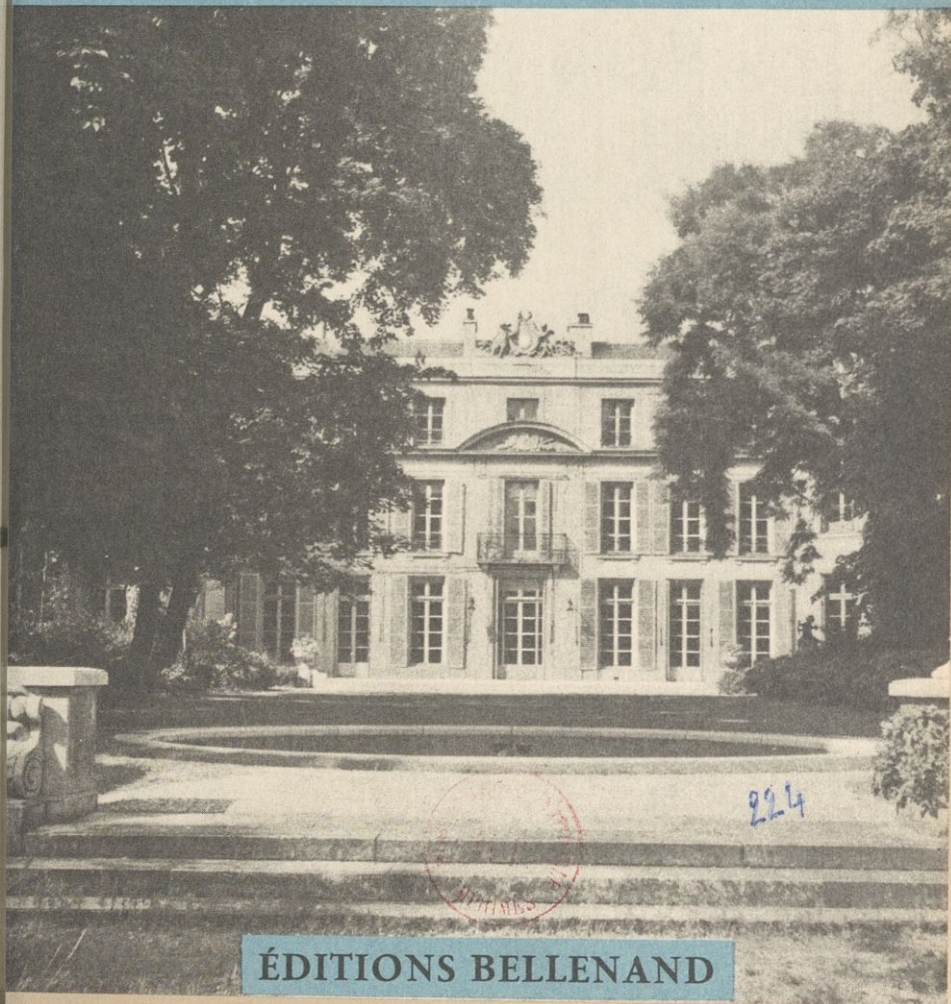


R

GEORGES ' PILLEMENT ' N. 107

LES HÔTELS D'AUTEUIL AU PALAIS-ROYAL



ÉDITIONS BELLENAND

LES HÔTELS
D'AUTEUIL
AU
PALAIS-ROYAL

7
16 LK
55517

DL 10 6 1952 07188

GEORGES PILLEMENT

LES HÔTELS

D'AUTEUIL
AU
PALAIS-ROYAL

ÉDITION ILLUSTRÉE
de 20 clichés dans le texte
et de
65 PHOTOGRAPHIES
prises par l'Auteur



ÉDITIONS BELLENAND
6, rue Gît-le-Cœur, Paris

BIBLIOTHÈQUE D'ART ET D'HISTOIRE

Ouvrages parus :

LES HÔTELS DU MARAIS (*G. Pillement*).

LES HÔTELS DU FAUBOURG SAINT-GERMAIN (*G. Pillement*).

LES HÔTELS DE L'ÎLE SAINT-LOUIS, DE LA CITÉ, DE L'UNIVERSITÉ ET DU LUXEMBOURG (*G. Pillement*).

PALAIS ET CHATEAUX ARABES D'ANDALOUSIE (*G. Pillement*).

LES CATHÉDRALES D'ESPAGNE * (*G. Pillement*).

LES CATHÉDRALES D'ESPAGNE ** (*G. Pillement*).

A ROME SUR L'AILE DU TEMPS (*Philippe Lefrançois*).

I. LA CITÉ DU VATICAN.

En préparation :

LES CATHÉDRALES D'ESPAGNE *** (*G. Pillement*).

LES HÔTELS DU PALAIS-ROYAL A CHARONNE (*G. Pillement*).

LES HÔTELS DE PARIS DISPARUS (*G. Pillement*).

A ROME SUR L'AILE DU TEMPS (*Philippe Lefrançois*).

II. LA ROME ANTIQUE.

III. LA ROME MODERNE.

Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by ÉDITIONS BELLENAND - PARIS, 1952.





Lequel flange de la v. p. Vues de l'Église d'Auteuil, à une lieue de Paris. Imprimé par le P. B. J. B.

L'ÉGLISE D'AUTEUIL en 1675

LES HÔTELS D'AUTEUIL AU PALAIS-ROYAL

Ce quatrième volume, consacré aux anciens hôtels de Paris encore debout, n'offrira pas d'ensembles comparables à ceux que nous avons trouvés, avec les trois premiers, dans le Marais, le faubourg Saint-Germain et l'Île Saint-Louis. Les quartiers que nous allons traverser ont été, à vrai dire, aussi riches en belles demeures que ceux que nous venons de citer, mais la spéculation, au cours des cent cinquante dernières années, n'a eu aucune considération pour l'élégance de leur architecture, non plus que pour la grâce de leur décoration.

Aussi, ce n'est pas sans une certaine mélancolie, non plus que sans regrets, ni sans honte, qu'en faisant le bilan des belles constructions du passé encore existantes nous serons amenés à établir celui des hôtels qui ont disparu. Et il nous arrivera de constater que ce ne sont pas les moindres qui ont été sacrifiés, mais, au contraire, les plus magnifiques, les plus dignes de parvenir jusqu'à nous.

C'est, justement, ceux qui occupaient les plus beaux emplacements, qui accaparaient le plus d'espace, qui ont été atteints les premiers par la spéculation. Celle-ci a sévi dans ces quartiers dès le début du XIX^e siècle, et la grande vague de la spéculation haussmanienne qui accompagna les percements de rues allait entraîner la démolition de tout le reste.

Précédemment, un autre quartier avait déjà été rasé, celui du Louvre. On a peine à imaginer qu'entre les Tuileries et l'ancien Louvre, là où nous voyons maintenant un grand espace occupé seulement en son milieu par une sorte de square peuplé de statues, il y eut, jusqu'à Napoléon I^{er}, un des quartiers les plus animés de Paris, où les masures s'appuyaient à des hôtels jadis célèbres, comme celui de Madame de Rambouillet.

Le percement de la rue de Rivoli, après l'édification de la colonnade du Louvre et la création d'une grande esplanade entre le Louvre et Saint-Germain-l'Auxerrois, fit disparaître également de nombreuses demeures riches en souvenirs historiques.

Le percement de l'avenue de l'Opéra bouleversa tout le quartier de la butte des Moulins, et les élargissements successifs des Halles achevèrent d'enlever aux quartiers avoisinants leur ancienne physionomie.

Mais, tout cela était à peu près nécessaire et tout au moins inéluctable, et Paris renfermait une telle abondance de richesses architecturales que nous aurions encore tout un foisonnement de belles demeures à dénombrer si des percées plus récentes, si des spéculations moins justifiées et des envahissements de services publics tout à fait condamnables, n'étaient venus mettre le comble à ce massacre.

Qu'il s'agisse de la Poste centrale de la rue du Louvre, des agrandissements de la Banque de France, de la construction de nouvelles halles, tout cela se traduit toujours par des démolitions d'anciennes demeures. Ces demeures sont précisément celles qui avaient été épargnées et qu'on pouvait croire à l'abri désormais, celles que les Monuments Historiques venaient de classer, comme la Chancellerie d'Orléans, et que la Commission du Vieux Paris se réjouissait de voir sauvées.

S'il y a un quartier de la périphérie qui jusque-là a été sauvegardé, comme Auteuil, vite la spéculation se jette sur lui ; les jardins, qui font son charme, disparaissent pour laisser la place à de hauts immeubles de rapport qui s'entassent les uns auprès des autres, se bouchant la vue mutuellement et privant leurs habitants des avantages qui les avaient justement attirés. Les anciennes folies des champs ne semblant plus offrir un revenu suffisant, on les abat pour les remplacer par des boîtes à loyer.

Passy, de ce fait, n'a absolument rien gardé de ses anciennes demeures, sinon la maison de Balzac et le pavillon de la duchesse de Lamballe. Le château de la Muette, lui-même, n'a pas été épargné. Comment nous en étonnerions-nous puisque à la même époque le château de Maisons, chef-d'œuvre de François Mansart, a bien failli disparaître, lui aussi, dans une opération de lotissement ?

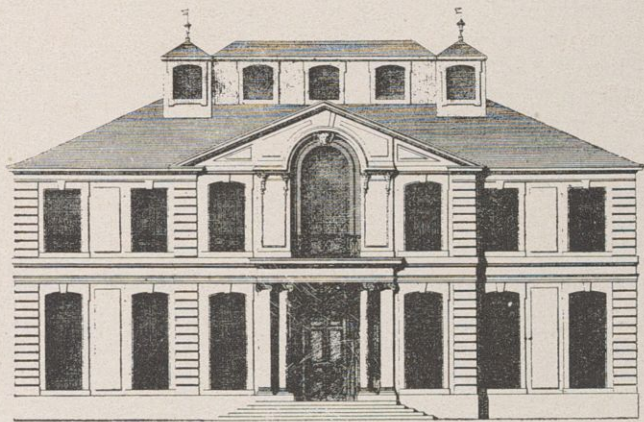
Le Paris du passé n'est pas défendu. Jadis, une ville était confiée aux plus dignes, aux plus illustres de ses citoyens, à des hommes qui aimaient leur cité, qui la connaissaient bien, qui avaient à cœur de la rendre plus belle et étaient fiers de son prestige.

Paris, depuis cent ans, est administré par des préfets, lesquels, nés ailleurs, en ignorent les beautés, tout au moins les plus subtiles, les plus émouvantes. Ses conseillers municipaux s'intéressent d'abord à la politique, aux questions sociales ; il y en eut qui défendaient avant tout certaines catégories d'électeurs, certaines coalitions d'intérêts, que sais-je ? tout ce que vous voudrez, à l'exception des aspects traditionnels de leur ville. Quant à la Commission du Vieux Paris, elle est formée en majeure partie de fonctionnaires qui n'oseraient jamais protester contre les décisions prises par leurs administrations ou celles de l'État. On peut démolir l'Hôtel Fersen, la Chancellerie d'Orléans, la prison de Saint-Lazare, comment voulez-vous qu'elle songe à lutter contre le service du Plan de Paris, la Banque de France ou M. Pierre Laval ?

Et voilà comment nous n'aurons, tout au cours de notre promenade, qu'à recenser les épaves d'un siècle et demi de

démolitions, épaves échappées par hasard ou par miracle à la bêtise des uns alliée à la cupidité des autres.

Imaginez ce que serait une ville d'art comme Florence, si elle était laissée pendant cinquante ans à la merci des préfets et des fonctionnaires qui ont eu la charge de Paris. Ce ne serait plus que boulevards et avenues là où un labyrinthe de rues étroites



HOTEL GALPIN (Façade sur cour)

circule entre les palais. Avant d'être défigurés, puis démolis, il y eut à Paris cent hôtels aussi dignes d'intérêt que les plus beaux palais de Florence. Nous leur consacrerons un volume qui montrera combien notre ville a perdu de son charme avec leur disparition.

* * *

En attendant, commençons notre promenade par cet ancien village d'Auteuil qui, plus heureux que Passy, n'a pas absolu-

ment tout perdu de ses anciennes constructions. Ces deux villages, en lisière du bois de Boulogne, campés sur les coteaux qui dominent la Seine, étaient jadis célèbres pour leur air pur, leurs vignes et leurs eaux thermales. Auteuil avait une église depuis le XI^e siècle, avec un fort élégant clocher roman, orné de quatre gracieux clochetons, et un couvent de Génovéfains dont le vin célèbre était réservé aux prélats. Dès le XVII^e siècle, les maisons de campagne sont nombreuses à Auteuil, où se réunit une société choisie. Les carrosses suivent le Cours la Reine, sortent par la barrière des Bons-Hommes, longent la Seine, passant devant la manufacture de la Savonnerie et le couvent des Bons-Hommes, et ne tardent pas à être en vue des vignes et des ombrages d'Auteuil. Aux demeures rustiques se mêlent d'élégantes habitations. Le château du Coq, construit par Richelieu et qu'il avait légué ensuite à la Couronne, était fréquenté par un Louis XV enfant passionné de botanique. Plus tard, animé d'une tout autre passion, le roi en fit une de ses petites-maisons et le décora luxueusement. Mais il avait gardé le goût des fleurs puisque, s'il y dépensait chaque année 400.000 livres pour l'ameublement, il leur en consacrait 40.000, sans compter les 12.000 qui payaient les gages des jardiniers.

Au dernier séjour du roi à Auteuil, pendant l'été de 1764, le poète Collardeau, familier des demoiselles de Verrières, lui souhaitait la bienvenue par un poème qui commence ainsi :

*Vous voilà donc bourgeois d'Auteuil,
Sire, et voilà votre village
Qui va jouir de l'avantage
Dont se vantent avec orgueil
Choisy, La Meute et l'Hermitage...*

Le château du Coq fut démoli pour le percement de la rue Erlanger.

En face, s'élevait le château de Boufflers, dont le parc avait été aménagé à l'anglaise. La comtesse de Boufflers, aussi célèbre par son esprit que par sa beauté, et que Mme du Deffand avait baptisée *l'Idole*, y réunit la société la plus spirituelle de son

temps : le prince de Ligne, Lauzun, l'abbé Galiani, Tressan, Narbonne, Rivarol. C'est elle qui dit un jour à Mme de Pompadour : « Vous êtes la première fille du royaume! » A quoi celle-ci, qui ne manquait pas d'à-propos, lui répliqua : « Et vous n'êtes que la troisième! » Entendant par là, qu'étant la maîtresse du prince de Conti, elle devait céder la seconde place à celle du duc d'Orléans.

Si le château de Boufflers n'existe plus, de la maison de Mme Helvétius il nous reste du moins, au 59 de la rue d'Auteuil, le bâtiment reconstruit après l'incendie de 1871. La demeure avait d'abord été habitée par le peintre Quentin de la Tour, et c'est en 1772 que Mme Helvétius s'y installa, y accueillant une société beaucoup plus sage et plus pondérée que celle qu'animait la comtesse de Boufflers. La veuve du philosophe, que Franklin et Turgot demandèrent en vain en mariage, et dont la bonté était si proverbiale qu'on la surnomma *Notre-Dame d'Auteuil*, était entourée de Cabanis, son fils adoptif, Condorcet, Diderot, Chamfort, Roucher, Volney, Dupaty. Bonaparte y fut reçu. Plus tard, c'est dans son jardin que le prince Pierre-Napoléon Bonaparte tua en duel, en 1870, le journaliste Victor Noir.

HOTEL DE VERRIÈRES

Si nous continuons la rue d'Auteuil, nous trouvons encore, du 43 au 47, le très bel hôtel, lequel cette fois, nous est parvenu presque intact, des demoiselles de Verrières. C'est M. d'Épinay qui le leur avait offert. Il avait été construit en 1715 pour une actrice, Mlle Antier. Elles lui adjoignirent un petit théâtre dans lequel elles jouaient les pièces de Collardeau, qui fut un temps l'amant de Marie de Verrières, et notamment sa première œuvre, *Camille et Constance*. On y joua aussi *la Partie de chasse d'Henri IV*, de Collé. Marie et Geneviève de Verrières furent ensuite les protégées du maréchal de Saxe, et la première eut de lui une fille qui fut la mère de George Sand.

Si la façade sur la rue d'Auteuil est quelque peu gâtée par des boutiques qui occupent les deux ailes, décorées de refends et surmontées de balustres et de frontons, tandis que le corps central reste très en retrait au fond d'un espace qui forme cour, la façade sur jardin est d'une grande élégance, avec son fronton arrondi dont le cartouche est décoré d'une jolie figure de jeune femme, en qui l'on peut peut-être reconnaître Mlle Antier. Au-dessus, l'attique est orné de deux amours ailés accoudés à un cartouche agrémenté de guirlandes. Le parc, ombragé de grands arbres, a conservé les statues et les vases de Coustou qui le décoraient. La grâce de ce parc nous fait regretter d'autant plus l'Auteuil que nous pourrions avoir si on avait imposé des bornes à la spéculation.

Le petit théâtre a été transformé en serre. Une galerie, construite postérieurement, sépare le parc d'une avant-cour. L'hôtel de Verrières appartient maintenant à des spéculateurs qui menacent de construire des immeubles de rapport, lesquels réduiront l'espace vert encore intact et feront perdre à l'hôtel et à son parc tout leur caractère.

HOTEL DE PUSCHER

Rue d'Auteuil encore, au 16, un autre hôtel a conservé, de même, sa belle ordonnance et une partie de ses ombrages : c'est l'ancien hôtel de Puscher, bâti au xvii^e et remanié au siècle suivant. Sur la rue, deux pavillons encadrent le portail, qui ferme une cour d'une très simple ordonnance. La façade sur le jardin présente, au centre, une décoration de quatre pilastres d'ordre colossal, tandis que des guirlandes sont sculptées au-dessous des balcons et qu'à l'attique un fronton triangulaire porte les initiales A. C., qui sont sans doute celles d'Antoine Chardon, fermier général, lequel en était propriétaire en 1777.

Une gravure de Berthault, d'après un dessin de Bourgeois, nous montre la *Fête de la Bonne Mère*, donnée dans le jardin de l'hôtel, le 27 août 1800, en l'honneur de Louise Pérignon,

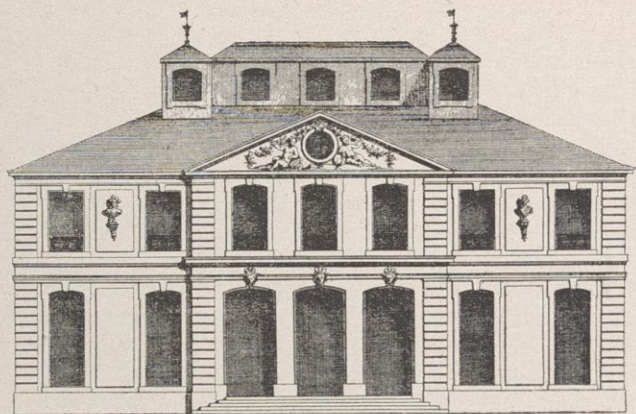
femme de Pierre Pérignon, qui fut baron d'Empire. C'est une de ces fêtes dans le goût du Directoire où des jeunes filles, dans des robes de gaze, et debout sur un char romain, apportent des couronnes à leur mère extasiée, précédées de jeunes gens qui jouent de la musique et portent un buste.

Mais, plus que cette fête familiale, ce qui nous ravit dans cette gravure, c'est le parc à l'anglaise, avec sa cascade et son saule pleureur qui lui sert de décor et, dans le fond, le coteau planté de vignes et sur lequel on ne voit que deux ou trois maisons.

Le grand salon du rez-de-chaussée était décoré de peintures d'Hubert Robert qui ont été transportées au musée des Arts Décoratifs.

HOTEL GALPIN

Nous voyons, en face, l'hôtel bâti par Nicolas Dulin, pour un M. Galpin, sur des terrains aliénés par les Génovéfains. C'est une construction d'une heureuse simplicité, et on peut voir les façades reproduites dans le recueil de Mariette, ainsi que les plans, fort ingénieux, avec le salon à l'italienne éclairé par le haut au premier étage. Après avoir appartenu en 1804 au manufacturier Ternaux, il est devenu le pavillon central de l'école J.-B. Say et, s'il est englobé dans d'autres constructions, du moins est-il assuré de durer, alors que le château de la Tuilerie, qu'on avait baptisé le château invisible, parce qu'il était enfoui au plus profond des ombrages d'Auteuil, est devenu vraiment et définitivement invisible. Il s'élevait en bordure de la rue de l'Assomption et, après avoir été un rendez-vous de chasse sous François I^{er}, il avait été reconstruit sous Louis XVI et avait appartenu à la famille de Brienne, qui y reçut le jeune Bonaparte, tout comme Mme Helvétius. Il appartint ensuite au général d'Arçon, collaborateur de Carnot, puis à Talleyrand-Périgord, et enfin au docteur Véron, qui y donna des dîners restés célèbres avant que les dames de l'Assomption s'y installent en 1855.



HOTEL GALPIN (Façade sur jardin)

La rue du Buis, percée en 1837, est bordée de trois maisons du XVIII^e siècle, décorées de pilastres et de guirlandes, qui sont l'utilisation d'un ancien hôtel transformé à cette époque.

Auteuil n'a gardé aucune des maisons des champs habitées par nos plus grands écrivains : Molière, qui y eut une maison de 1667 à sa mort ; Racine, qui vécut dans une maison voisine et y écrivit *les Plaideurs* en 1668 ; Boileau, dont la demeure se trouvait rue des Garennes, à la hauteur du n^o 26 actuel de la rue Boileau. D'anciennes gravures nous en montrent les grâces rustiques avec sa cour, son jardin d'agrément, son potager, ses charmilles sous lesquelles il devisait avec ses amis, La Fontaine, Chapelle, Molière, Racine, Baron, Rapin, et son fameux jeu de boules. Hubert Robert occupa l'été, pendant plus de quarante ans, une maison voisine. C'est autour de la mare d'Auteuil qu'Alfred de Musset, qui habitait, vers 1828, le 71 de la rue Boileau, écrivit ses premiers vers — cette même

mare que peignit Théodore Rousseau. Le baron Gérard, Gavarni, Théophile Gautier, le sculpteur Pradier, Jules Janin, Mme Récamier, Condorcet, Florian, Ducis, Philippe Musard, le « Roi du Quadrille », les Goncourt et Hortense Schneider, dont le petit hôtel, au 123, avenue de Versailles, est resté tel qu'il était au moment de sa mort, habitèrent également cet Auteuil dont Albéric Second nous fit, en 1855, cette description pleine d'humour : « Auteuil est tout à fait un village d'opéra-comique. Les maisons y sont carrées, hautes de deux étages, avec des jalousies peintes en vert, des portes à claire-voie, un banc de gazon à côté de la porte et un berceau de verdure sur le second plan. Tout cela est propre, lavé, soigné et tiré à quatre épingles. Les paysans d'Auteuil vont aux champs en bottes, en paletot et en chapeau Gibus ; quant aux paysannes, elles sont vêtues comme les modistes de la rue Vivienne. Vous ne trouverez peut-être pas, dans tout le village, une seule Jeanneton, ni un seul Nicolas. Toutes les filles se nomment Evelina, Angèle ou Ernestine, et les hommes Adolphe, Ernest ou Alfred. On m'y a montré un gardeur de dindons qui s'appelle Arthur. »

Maintenant, les maisons y ont huit étages, il n'y a plus d'arbres que sur les avenues et on ne peut plus y compter un seul gardeur de dindons. Ceux-ci se gardant bien tout seuls.

Passy a eu encore moins de chance qu'Auteuil. Ses eaux, qui étaient à la mode au XVIII^e siècle — J.-J. Rousseau et Franklin vinrent y faire des cures — se trouvaient trop près de Paris pour garder le moindre prestige. Il ne reste rien du château seigneurial de Passy, construit au XVI^e siècle, agrandi par Claude Chahu au XVII^e, démoli et rebâti par Samuel Bernard au siècle suivant. Il fut abattu sous le Premier Empire, en même temps que son parc était morcelé, pour la création du quartier Boulaivilliers, entre les rues Raynouard, des Vignes et de l'Assomption. Le Riche de la Poupelinière, fermier général, l'avait loué à vie (il mourut en 1762) et y hébergea des écrivains et des artistes, dont Carle Van Loo, qui le décora.

Le château de la Muette, ancien rendez-vous de chasse, puis résidence royale sous Charles IX, avait été reconstruit par Louis XV et avait connu des jours fastueux, du temps de

la duchesse de Berry, fille du Régent. Louis XVI y accueillit Marie-Antoinette à son arrivée en France, et c'est dans ses jardins que, le 14 juillet 1790, un banquet monstre avait été offert par la Ville de Paris à plus de 25.000 fédérés venus pour la Fête de la Fédération.

Tous ces souvenirs, pas plus que son architecture, ne trou-



MAISON DE BOILEAU A AUTEUIL

vèrent grâce auprès de nos contemporains qui, après avoir laissé lotir son parc, consentirent à sa démolition.

L'hôtel de Valentinois, construit par Louis XV pour le duc d'Aumont et qui appartient ensuite au duc de Valentinois, prince de Monaco, n'a pas été mieux protégé : il fut démoli en 1909. Il s'élevait entre les rues de l'Annonciation, Raynaud et



Singer. Franklin habita, de 1777 à 1785, le pavillon qui se trouvait à l'angle de ces deux dernières rues. Nous ne verrons pas davantage la maison de campagne de Robert de Cotte (lequel avait été chargé par la duchesse de Berry des embellissements intérieurs de la Muette), et qui se trouvait rue Raynouard, à l'angle de la rue des Vignes, ni la belle maison de l'amiral Charles-Henri, comte d'Estaing, rue de Passy, à la hauteur du 70, démolie en 1855 pour le percement de la rue Guichard.

Passy fut habité encore par la Guimard, Louise Contat, l'abbé Prévost, Parny, Mirabeau, qui y eut un pied-à-terre rue de la Pompe, entre 1789 et 1791 ; le Conventionnel Couthon, André Chénier, qui fut arrêté chez ses amis Piscatory dans une maison proche du parc de la Muette ; Debucourt, qui habita 7, rue Vineuse, puis 17, rue Franklin ; le général Moreau, qui vécut au 7, rue de Passy ; Cadoudal, qui avait deux logis secrets, 12, quai de Chaillot et 28, quai de Passy ; Mlle Raucourt, l'abbé Grégoire.

A. de Champeaux signale la démolition, en 1890, rue de Passy, pour le percement de la rue Claude-Chahu, d'un pavillon d'époque Louis XV qui avait été habité par Mlle de Romans, mère de l'abbé Louis de Bourbon. « Une grille en fer forgé d'un dessin élégant précédait la cour d'honneur. A l'intérieur, on trouvait encore un escalier à rampe de fer finement martelée, une petite salle de spectacle et un salon intact décoré de belles boiseries et de trumeaux peints représentant des scènes galantes. Lors de la démolition, ces boiseries et la rampe de l'escalier sont devenues la propriété d'un amateur de la Belgique. »

C'est dans cette maison que Mlle de Romans avait abrité ses amours avec le roi, et qu'elle avait mis au monde un fils dont la ressemblance avec Louis XV était extraordinaire. Mme de Pompadour, craignant l'influence qu'elle pouvait avoir sur son amant, lui fit enlever l'enfant, que Mlle de Romans ne put retrouver qu'après de longues recherches.

Toutes ces démolitions ont eu lieu de la fin du XIX^e siècle à 1914, lorsque les spéculateurs se sont jetés sur Passy. Le respect de la propriété était, en France, — et est encore, — si grand qu'on préfère laisser abattre les plus beaux chefs-d'œuvre de